

Pour la guérir, il faudrait qu'on lui rendit son enfant. Ce sont de bien grands misérables, ceux qui l'ont miso dans un pareil état.

La police a des yeux et des oreilles partout, elle saura les trouver.

Pour de tels crimes il faut un châtement exemplaire.

Le bain ne serait pas une punition suffisante ; de pareils scélérats doivent monter sur l'échafaud.

Ainsi se révélaient l'indignation et la colère du public.

La préfecture de police avait mis en campagne de nombreux agents. Malgré l'intelligence de quelques-uns, le zèle et l'activité de tous, aucune lumière ne se faisait. Les agents se virent obligés de déclarer les uns après les autres qu'ils étaient complètement découragés et qu'ils avaient perdu l'espoir de rien découvrir avant les révélations que la jeune femme pourrait faire plus tard. Celui qui éprouvait le plus de peine à reconnaître son impuissance, c'était Morlot.

Il était désolé. Il avait rempli plusieurs pages de son carnet des vagues renseignements qu'il recueillait. Chaque jour, avec un air piteux, il consultait longuement ses notes. Mais il se torturait inutilement l'esprit, car à une idée qui lui venait, une autre idée succédait, et toujours il se heurtait à l'impossible où il s'apercevait que sa pensée voyageait dans le vide.

Il se disait amèrement :

— C'est comme si, après avoir visité la place où la voiture a stationné au bord de la Seine, j'avais voulu suivre les traces des roues sur la route jusqu'à l'endroit où elle s'est arrêtée.

Toutefois, son amour-propre n'avait pas trop à souffrir, il essayait de se consoler en se disant que ses collègues, reconnus pour les plus habiles, étaient obligés, comme lui, de se reconnaître impuissants.

Certes, si un autre plus heureux que lui était parvenu à soulever seulement un coin du voile qui cachait le mystère, il se serait imaginé qu'il était à jamais frappé d'incapacité, et qu'il n'avait plus qu'à aller cacher sa honte dans quelque retraite ignorée, ou à aller vivre seul dans une île déserte, comme un autre Robinson.

À la fin de septembre, sous le rapport physique, Gabrielle était complètement rétablie. Elle était encore très pâle, mais elle avait recouvré toutes ses forces, et les fonctions de la vie animale et végétative s'accomplissaient en elle régulièrement.

Elle causait, parfois même elle répondait à certaines questions qui lui étaient adressées ; mais la pensée était absente et elle avait entièrement perdu la mémoire. Les organes de la sensibilité étaient paralysés et son esprit restait plongé dans les ténèbres.

L'administration décida qu'elle serait placée dans un hospice.

Un matin une voiture vint la prendre et elle fut conduite à la Salpêtrière.

Madame de Perny et son fils étaient satisfaits, car l'audacieuse conception de ce dernier avait réussi au gré de leurs désirs. Cette fortune qu'ils avaient convoitée, même avant le mariage de Mathilde, ils la tenaient, elle ne pouvait plus leur échapper.

Incapables d'avoir des remords, ils avaient la conscience tranquille. Ils ne pensaient même pas qu'il y a tôt ou tard un châtement pour le crime et que ceux qui parviennent à se soustraire à la justice des hommes ne peuvent pas éviter celle de Dieu.

Quelques jours après le départ de Solange, qui avait convenablement joué son rôle de sage-femme, madame de Perny rendit à sa fille sa liberté à peu près complète. Sûre qu'elle n'avait plus rien à redouter de la marquise, qui était devenue forcément sa complice, en cessant de la retenir prisonnière dans son appartement, elle se relevait elle-même des fonctions de geôlière qu'elle s'était imposées.

En apprenant qu'il n'y avait plus autour d'elle des yeux d'espions prêts à surprendre ses mouvements, ses gestes, et qu'elle pouvait aller et venir sans que sa mère se jeta brusquement devant elle pour l'arrêter, la marquise poussa un soupir de soulagement.

Le premier emploi qu'elle fit de sa liberté fut de visiter les jardins et le parc, qu'elle connaissait à peine. Ensuite elle fit à pied et d'autres fois en voiture, d'assez longues promenades aux environs de Coulange, dont elle ne pouvait se lasser d'admirer les ravissants paysages. C'était une diversion à ses sombres pensées. Elle se laissait aller à sa mélancolie avec une sorte de charme et s'abandonnait plus complètement à sa rêverie. Et puis elle s'éloignait de cet enfant qu'on lui avait donné, dont elle ne voulait pas, et surtout de sa mère qui lui inspirait une terreur invincible.

La plupart des habitants de Coulange ne l'avaient pas vue ; aussi la regarda-t-on beaucoup la première fois que, accompagnée de madame de Perny, elle se rendit à l'église pour assister à la messe. La curiosité des paysans ne pouvaient l'offenser, ni la contrarier, car il lui fut facile de remarquer combien tous étaient heureux de la voir. En effet, dans ces regards de braves gens qui semblaient chercher le sien, il y avait réellement plus d'affection que de curiosité.

Les plus hardis s'approchèrent d'elle et lui adressèrent des compliments dans lesquels le marquis n'était pas oublié. Lui parler de son mari ne pouvait manquer de l'émouvoir. C'est avec des larmes dans les yeux qu'elle répondit avec sa bienveillance et sa grâce habituelles.

Chaque fois qu'elle sortait à pied et qu'elle traversait le village, après s'être renseignée, elle ne manquait jamais d'entrer dans les plus pauvres maisons où il y avait un peu de bien à faire, un encouragement à donner, une misère à soulager.

Elle apprit, non sans étonnement, que depuis qu'elle était au château, elle avait comblé la commune de ses bienfaits, et qu'elle était devenue la providence de tous les malheureux.

Elle devina sans peine que sa mère, dans un but facile à expliquer, avait fait en son nom de grandes largesses.

— Lorsque la mère de M. le marquis est morte, lui dit-on, le village a fait une grande perte ; mais elle est réparée aujourd'hui, car nous la retrouvons en vous, madame la marquise. Nous l'appelions la mère des malheureux, et déjà nous vous avons donné ce même nom. Il y a à Coulange une tradition, madame la marquise. Elle dit : « Les marquis de Coulange sont toujours généreux et nos marquises toujours bonnes. »

Bien moins pour sa fille sans doute que pour sa satisfaction personnelle, madame de Perny ouvrit les portes du château à quelques visiteurs. Le curé de Coulange, entre autres, se montra très empressé auprès de madame de Perny et fit de fréquentes visites au château.

La santé de l'enfant était excellente, et il venait à ravir. La marquise ne parlait jamais de lui et ne s'en occupait d'aucune manière. Son indifférence était remarquée ; pour les gens de la maison comme pour les étrangers elle était inexplicable ; toutefois l'effet produit n'allait pas plus loin que l'étonnement.

En dépit des conseils et des observations de madame de Perny, la marquise tenait l'enfant constamment éloigné d'elle, et faisait certainement des efforts pour penser à lui le moins possible.

La nourrice ne quittait presque pas sa chambre. Lorsqu'elle sortait avec l'enfant dans ses bras elle évitait avec soin de rencontrer la marquise.

Un jour, peu de temps après son arrivée à Coulange, croyant remplir son devoir, elle vint trouver la marquise et lui présenta l'enfant pour qu'elle pût l'embrasser.

La marquise se recula brusquement, son visage prit une expression étrange et elle détourna la tête.

— Madame la marquise ne regarde pas comme il est joli, hasarda la nourrice.

— Non, répondit-elle d'un ton sec.

Puis elle reprit vivement :

— Elevez-le, ayez-en le plus grand soin, voilà votre devoir et c'est tout ce qu'on vous demande.

La nourrice se retira sans oser répliquer.

Et quand elle fut dans sa chambre, elle embrassa l'enfant à plusieurs reprises.

— Pauvre petit, murmura-t-elle, ta mère ne t'aime pas ! Mais, va, je t'aimerai, moi !

Et elle l'embrassa encore.

Elle avait de grosses larmes dans les yeux.

Depuis, elle n'avait pas eu la hardiesse de tenter une nouvelle épreuve.

Elle éprouvait une joie intime en voyant que l'enfant lui était complètement abandonné, elle s'attacha à lui davantage et le pauvre petit eut au moins le bonheur de trouver dans sa nourrice l'affection et la tendresse d'une véritable mère.

Dans les premiers jours du mois de septembre on apprit à Coulange la mort de la duchesse de Chesnel-Tanguy. Elle venait de s'éteindre doucement, à l'âge de quatre-vingt-ans, dans son vieux manoir des Pyrénées, qu'elle n'avait pas quitté depuis plus de quinze ans.

C'est le notaire qui écrivait. Sa lettre était adressée à la marquise de Coulange, il disait :

« Rien ne nous faisait prévoir la fin prochaine de madame la duchesse, dont j'étais le conseiller, le notaire et l'ami. Elle est morte presque subitement d'une attaque de paralysie. Il y a quinze jours elle avait éprouvé une grande joie, sa dernière, en apprenant la naissance de votre fils, par la lettre que lui a écrite madame de Perny, votre honorée mère. »

« Vous n'ignorez pas, madame la marquise, combien elle aimait M. le marquis ; elle était très affectée du mauvais état de sa santé, mais la naissance de son enfant était venue adoucir son chagrin. »

— Je suis une Coulange, me dit-elle avec une sorte d'enthousiasme, et je suis heureuse, oui, bien heureuse de savoir, avant de mourir, que notre nom ne s'éteindra pas ! — Peut-être pressentait-elle alors qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre. En effet, dès le lendemain, elle voulut ajouter un codicile à son testament qui instituait M. le marquis de Coulange son légataire universel.